

Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle

Ferdinand VIART au Sénégal

Ferdinand Viart est né le 22 août 1881, à Paris (14^e), de père non dénommé et de Marie Angélique Viart qui l'a reconnu dans le 5^e arrondissement. Elle vivait maritalement.

Le 24 août 1887, la Préfecture de police arrête la mère pour sévices graves sur son enfant (qu'elle détestait) qu'elle place au dépôt de l'hôpital des enfants malades. La mère est condamnée à 4 mois de prison, à Saint-Lazare, où elle part en compagnie de sa fille de 4 ans, qui est rapidement placée aux enfants assistés.

En octobre 1887, Ferdinand sort de l'hôpital et est pris en charge par l'Assistance publique comme « moralement abandonné » le 14 mars 1888 ; il part le lendemain dans l'agence de Château-Chinon.

Il obtient son certificat d'études en juin 1894.

Une note du directeur d'agence signale alors qu'il n'a jamais eu de nouvelles de ses parents ; de plus, « ses nourriciers sont partis sans laisser d'adresse. C'est un excellent sujet, intelligent, d'un bon caractère et robuste. »

Il est envoyé à l'école d'horticulture de Villepreux le 28 août 1895, puis placé en février 1898. Les Bulletins 1903 et 1904 des anciens élèves de Villepreux permettent de savoir qu'il fait son service militaire dans l'infanterie coloniale à Cherbourg.

Un de ses lettres de septembre 1905 annonce la fin de son service militaire (adresse en Seine-et-Oise)

Le Bulletin 1907 le recense comme « agent de culture du gouvernement à Dakar »

Dans le Bulletin 1908, son camarade Dellabonnin envoie depuis Hann (Dakar) ¹« les amitiés de Viart qui pense rentrer bientôt en congé ». Et le 15 juillet, Viart écrit de Hann : *« J'ai reçu le bulletin qui m'a beaucoup intéressé : on y apprend de bonnes nouvelles comme de mauvaises. La mort de trois anciens camarades semble surprenante. Il ne faut pas que ceux qui se destinent aux colonies soient frappés et soient arrêtés. Naturellement, ce genre de vie est très dur ; ceci ne fait aucun doute, mais on s'y habitue, et j'estime que, devant les difficultés pour se faire une situation dans n'importe quel emploi, ceux qui peuvent s'expatrier ont raison d'en profiter. Malgré ses inconvénients, la vie coloniale a certainement des avantages que l'on ne rencontre pas en France.*

Vous trouverez peut-être que mon opinion est celle d'un frais débarqué dans une colonie. Pourtant, ce n'est pas que jusqu'à présent j'ai profité des loisirs que bien des gens se plaisent à conter à ceux qui partent pour la première fois.

Il arrive que, devant les difficultés du pays, on est un peu découragé, surtout en agriculture ; mais, de cet état, il ne faut pas trop s'émouvoir, car, lorsque l'on connaît mieux les choses, on les trouve toutes naturelles.

Ce fait s'est déjà présenté pour mon compte personnel, quoiqu'étant tout nouveau, mais j'ai eu l'exemple d'hommes d'une autre situation que la mienne que des faits semblables n'ont pas découragés.

Et aujourd'hui, je compte pouvoir remplir la tâche à laquelle je suis attaché.

¹ Il est noté comme : agent de culture à la station agronomique de Hann, près Dakar (Sénégal)

Pour l'instant, je m'occupe de la pépinière de Hann. La question forestière qui, jusqu'ici, a été un peu délaissée, semble prendre des proportions considérables et sera très intéressante, malgré les difficultés du pays. ».

Une lettre de Dakar à M. Guillaume, du 1^{er} avril 1909, complète ces renseignements : « Mon premier séjour colonial est sur le point d'être terminé, je rentrerai donc en France prochainement, c'est-à-dire vers le 29 avril et pour 7 mois.

Bien que ma première intention fut de retarder cette rentrée d'une année, je ne m'en fait ²pas moins un véritable plaisir de revoir la France.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai conservé une bonne santé, car ayant toujours habité dans un centre, je n'ai pas eu à supporter les rigueurs que beaucoup ont été témoins ; il y a plus de confortable que dans les postes éloignés, car depuis que je suis à Dakar, je ne croirais vraiment pas au Sénégal si je n'étais obligé de me rendre à l'évidence.

Le seul inconvénient que je puisse constater c'est que la vie est loin d'être bon marché.

Malgré tout, je suis d'avis que les séjours dans ces régions lorsqu'ils sont trop prolongés ne sont pas toujours favorables.

Depuis que je suis dans la colonie, je me suis toujours occupé de questions de jardinage, je n'ai donc de ce fait trouvé peu de changements à ma vie antérieure.

Depuis le mois de novembre dernier, Dellabonnin³ accomplit sa période de service militaire, il s'est habitué assez facilement à son nouveau régime, je compte qu'il obtiendra quelques jours de permission à Pâques et qu'il viendra les passer avec moi avant mon départ.

Je comptais me trouver en France avec plusieurs de mes camarades, mais par leur dernière lettre Froment³ et Espargillères³ m'informent qu'ils ne rentreront qu'en 1910.

J'ignore si d'autres rentrent en congé cette année.

En attendant le plaisir qui me sera donné de vous faire ma première visite, recevez, Monsieur Guillaume, l'expression de mes sentiments les plus dévoués. »

Le Bulletin 1910 publie une lettre de Dellabonnin, du 26 décembre, disant : « C'est avec peine que j'ai quitté Viart et mon poste de Hann depuis le 10 décembre. [...] C'était avec satisfaction que je suivais l'évolution et l'amélioration de la station fruitière et forestière due aux travaux de Viart et moi. Nous étions arrivés à former avec beaucoup de peine des jardiniers indigènes. »

Le 29 décembre 1910, lettre de Viart (présenté comme agent principal de culture) de Hann : « Depuis un an que je suis de retour dans la colonie, j'ai changé de poste à différentes reprises ; en ce moment, j'en suis à mon troisième : c'est vous dire que le temps que je passe dans chacun d'eux est plutôt de courte durée.

Cependant, ces déplacements ont eu l'avantage de me faire connaître plusieurs régions totalement inconnues pour moi auparavant.

Il y a trois mois que je suis de retour de Casamance et depuis ce temps je suis affecté à Hann, qui fut mon premier poste colonial. J'avais avec moi Dellabonnin, qui vient à son tour d'être nommé dans la région que j'ai quittée ; il aura là à s'occuper de nombreuses choses intéressantes.

D'ailleurs, c'est une contrée qui est beaucoup plus favorisée que le reste du Sénégal, au point de vue de la végétation, et la mise en valeur du sol ne demande que l'activité de la population,

² D'une manière générale j'ai conservé l'orthographe initiale

³ Un de ses camarades de l'école d'horticulture. Voir fiche correspondante sur ce site

qui est encore un peu arriérée sur bien des points ; mais qui cependant n'est pas rébarbative à la civilisation.

Prochainement, j'aurai diverses tournées à faire dans ma région, et bien que ce soit des corvées assez pénibles, c'est toujours avec satisfaction qu'on les entreprend, surtout à cette saison qui est la meilleure de l'année. En outre des connaissances professionnelles que l'on acquiert dans des déplacements, cela change un peu le courant de la vie.

J'ai vu Rieger³ et Gitton³ à leur escale dans notre ville, et ayant été prévenu de leur arrivée, j'ai pu passer les quelques heures du courrier avec eux à Dakar.

Il est très heureux que les élèves cherchent une autre voie dans la carrière coloniale que celle de l'administration. Ils paraissent très satisfaits de leur contrat ; puissent-ils enfin réussir dans cette voie, car beaucoup déjà n'ont eu que déboires et déceptions dans cette même colonie. »

Le Bulletin 1914-1922 publie une lettre du 8 novembre 1919 de Viart, devenu Inspecteur de l'agriculture à Bambey (Sénégal) : « *J'ai été heureux de recevoir le Bulletin. Le nombre des morts et des blessés montre que les Pupilles ont payé un lourd tribut à la Patrie.*

Fils obscurs de France, ils ont su s'élever jusqu'au sacrifice pour la plus grande gloire du Pays. Ils ont donné leur vie sans compter comme d'autres sont prêts à la donner demain.

Leur mort restera un bel exemple d'abnégation pour nos jeunes camarades qui, demain, entreront dans la vie.

Je n'ai pas pris part au cataclysme, appartenant à une catégorie non appelée à la Colonie. Je suis demeuré à mon poste.

Pendant toute la durée de la guerre, si nous avons manqué de beaucoup de mains, nous n'avons pas connu le régime de la carte d'alimentation, c'est dire que nous n'avons pas trop souffert. Mais il n'en est pas de même maintenant.

En ce moment où tout est à la hausse et se paie presque au poids de l'or, la vie à la colonie est très difficile surtout pour les fonctionnaires, car leur traitement n'a pas varié, alors que le coût de l'existence a augmenté de 400%.

Où est cette vie coloniale, si large, tant prisée ? »

Il se marie le 29 avril 1922 à Moissy-Cramayel (77).

Inspecteur d'agriculture en 1925, promu en 1^{ère} classe le 12/01/1932, il est toujours en poste en 1935.

Il semblerait qu'il soit décédé (gardien de la paix ?) le 03 août 1937 à Paris.

En 1943, sa veuve cherchera, en vain, des informations sur son ascendance pour obtenir un certificat de nationalité, qu'elle obtiendra néanmoins.